



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Incertitude et possibilité[☆]

Uncertainty and possibility

T. Ingold

University of Aberdeen, Aberdeen, Scotland, Royaume-Uni



INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Disponible sur Internet le 29 avril 2022

Mots clés :

Faire
Génération
Possibilité
Incertitude
Subir

R É S U M É

Contexte. – La mort est inévitable et elle est la seule certitude à laquelle nous sommes tous confrontés. Cependant, l'avenir est incertain pour nous tous. Cependant, si nous sommes certains de notre avenir, nous pouvons au moins planifier à l'avance, nous préparer et peut-être même éliminer ses aspects que nous n'aimons pas et choisir ceux que nous aimons.

Objectif. – Ce débat vise à traiter la question de l'avenir comme un royaume non pas d'incertitude mais de possibilité, en notant que la vie est un processus que nous subissons.

Méthode. – Pour lever la malédiction de l'incertitude et restaurer un sentiment de possibilité, ce débat vise à mettre la lumière sur l'importance de recréer la relation entre « faire » et « subir ». Pour ce faire, nous devons penser différemment aux générations, non pas comme découpées en couches, mais comme empilées dans une tresse intergénérationnelle.

Résultats. – Toute vie est maintenue en tension entre soumission et maîtrise, aspiration et préhension, anticipation et perception, exposition et harmonisation. La vie est vécue en générations, mais ne coule pas entre elles. Ce qui passe d'une génération à l'autre, souvent décrit comme un héritage, est un héritage d'informations et de ressources, qui fournit le capital à partir duquel les générations suivantes peuvent construire des vies à leur tour.

Conclusion. – Chaque génération se penche sur celle qui la suit, c'est là que réside le véritable mystère de la vie – auquel nous ajouterions, sa véritable possibilité. D'où la nécessité de réunir la productivité de la collaboration entre les générations et l'affectivité de leur attention.

© 2022 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Context. – Death is inevitable and the most certain thing that we all face, in opposition to the future, as it is uncertain to all of us. However, if we are certain about our future, we can at least plan, prepare ourselves, and perhaps even change things to weed out aspects of the future we do not like and select those we do.

Objective. – This debate aims to raise the question of facing the future as a realm not of uncertainty but of possibility, noting that life is a process that we undergo.

Method. – In lifting the curse of uncertainty and in restoring a sense of possibility, this debate highlights the importance of recasting the relation between doing and undergoing. To do so, we must think differently about generations, not as sliced into layers but as wound together in an intergenerational braid.

Results. – Life is held in tension between submission and mastery, aspiration and prehension, anticipation and perception, exposure and attunement. Life is lived within generations but does not flow between them. What passes between generations, often described as a heritage or inheritance, is a legacy of information and resources, which provides the capital from which successor generations can build lives in their turn.

Keywords:

Doing
Generation
Possibility
Uncertainty
Undergoing

DOIs des articles originaux : <https://doi.org/10.1016/j.inan.2022.02.004>, <https://doi.org/10.1016/j.inan.2022.03.009>, <https://doi.org/10.1016/j.inan.2022.03.007>

☆ Traduit de l'anglais par : Murielle El Hajj, Assistant Professor, Lusail University, Doha – Qatar, email : mnahas@lu.edu.qa ; murielle.elhajj@hotmail.com.

Adresse e-mail : tim.ingold@abdn.ac.uk

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2022.03.008>

2542-3606/© 2022 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Conclusion. – The true mystery and possibility of life lie on the fact that each generation is leaning over the following one, thus the necessity to bring together the productivity of the collaboration between generations as well as the affectivity of their care.

© 2022 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

Partie I

On dit souvent ces jours-ci, avec un ton de regret, que nous sommes confrontés à un avenir incertain. Si seulement nous pouvions être plus certains, si seulement nous savions quel sort nous attend, nous pourrions alors planifier à l'avance, nous préparer, peut-être même éliminer les aspects de l'avenir que nous n'aimons pas, et choisir ce que nous voulons faire. Nous pourrions faire ainsi une sélection artificielle de l'avenir. Cependant, en cherchant la certitude, nous devrions peut-être faire attention à ce que nous souhaitons ! Après tout, la seule certitude à laquelle nous sommes tous confrontés est que chacun d'entre nous finira par mourir. Pourtant, même si la mort est inévitable pour tout le monde, au moins nous mourons en sachant que les générations suivantes, tout comme nous, feront face à leurs propres incertitudes. Alors que la certitude augure de l'impasse, l'incertitude permet la continuité de la vie dépassant continuellement sa propriété déterminante. Loin de courir du début à la fin, chaque fin, dans la vie, se transforme en un nouveau départ. Comme l'a dit un leader des Cris Wemindji, chasseurs autochtones du nord du Canada, à son ethnographe Colin Scott, la vie est une « naissance continue » (Scott, 1989, p. 195). Il s'agit d'un pur excès.

La malédiction de l'incertitude renvoie à la présentation de cet excès comme étant un déficit. Dire que l'avenir est incertain, c'est suggérer que la vie n'a pas encore de destination et qu'il faut bosser afin de la déterminer. Le mot exprime un sentiment d'inachèvement, d'inachevé, de ne pas avoir encore acquis la pleine mesure du monde qui céderait à une confiance prédictive totale. Il y a encore des lacunes dans nos connaissances et des pièces manquantes qu'il faut y insérer. Pour ce faire, nous nous tournons de nos jours vers ce que nous appelons « la Science ». Celle-ci ne doit bien sûr pas être confondue avec ce que les scientifiques pratiquent réellement. En effet, les scientifiques seraient parmi les premiers à protester qu'ils ne peuvent jamais être certains de quoi que ce soit. La Science est plutôt un système institutionnel, fondé sur le rituel et la rhétorique, qui confère l'autorité et la légitimité aux gouvernements qui, même avec les meilleures intentions (bien que souvent avec les pires), prétendent le suivre. Si les prédictions de la Science semblent actuellement sombres, la Science peut proposer des mesures d'atténuation pour éviter une catastrophe complète. Pourtant, elle n'admet aucun avenir au-delà des horizons prédictifs du présent.

C'est peut-être la raison pour laquelle les jeunes générations d'aujourd'hui sont moins enclines à voir l'avenir comme un paysage s'étendant indéfiniment au loin, que comme une phase qui s'affale sur elles. Aucune génération précédente n'a été présentée aussi clairement avec la perspective de la fin de l'histoire, même de la vie elle-même. L'avenir, pour les jeunes générations actuelles, ne semble que trop certain. Il n'y a pas non plus de soulagement à trouver dans une position de déni, par la régression de la certitude à l'incertitude. Pourtant, ce que le modèle déficitaire présente comme une incertitude prend une teinte tout à fait différente à la lumière de l'excès. Ensuite, l'incertitude réapparaît comme une possibilité. Pour la Science, il est difficile de cerner la possibilité radicale. Comme l'a dit le philosophe Henri Bergson, le domaine de la vie se caractérise par « l'incommensurabilité entre ce qui précède et ce qui suit ». La science, commente Bergson, est tout simplement incapable de faire face à l'idée de « l'originalité absolue et de

l'imprévisibilité des formes ». Elle ne peut fonctionner que sur ce qui se répète (Bergson, 1922, pp. 30–31). Et dans le langage de la répétition, la science ne pense la possibilité que sur une échelle de risque ou de probabilité. À cette échelle, tout ce qui ne peut être déterminé est laissé au hasard. En effet, l'opposition entre le hasard et la détermination est profondément gravée dans la pensée moderne. Cependant, il s'agit d'une opposition qui draine la vie de son impulsion créatrice, réduisant la liberté à une variation aléatoire dans un espace d'états.

Que faudrait-il donc pour faire face à l'avenir comme un royaume non pas d'incertitude mais de possibilité ? Les jeunes, avec leur vie devant eux, sont souvent encouragés à considérer le parcours de la vie comme un processus de « réalisation de leur potentiel », c'est-à-dire, comme un mouvement de fermeture progressive, dans lequel tous les chemins possibles sont progressivement réduits à celui réellement emprunté – qui lui-même, à la fin de la vie, atteint sa conclusion ultime. Comme l'a dit l'anthropologue Clifford Geertz, dans une formulation désormais classique, « l'un des faits les plus significatifs à notre sujet est peut-être finalement que nous commençons tous avec l'équipement naturel pour vivre mille sortes de vie, mais nous finissons par n'en avoir vécu qu'une seule » (Geertz, 1973, p. 45). Quand on a réalisé son potentiel, on n'a nulle part où aller. Mais que se passerait-il si, au lieu de nous diriger vers des destinations inconnues, nous devions sortir des endroits déjà atteints, sur un chemin de renouveau sans fin ? Serait-ce ce que les Pintupi, un peuple aborigène d'Australie-Occidentale, voulaient dire quand ils ont affirmé à leur ethnographe, Fred Myers, que la vie n'est que « d'une seule possibilité » (Myers, 1986, p. 53) ? Cela appelle une certaine réflexion.

Pour les Pintupi, les contours de la vie sont ceux du pays dans lequel ils habitent, un pays créé par leurs ancêtres alors qu'ils se déplaçaient à l'époque formatrice connue sous le nom de « Rêve ». Chaque créature existante, en tant qu'incarnation de la puissance ancestrale dont découle sa vitalité, se trouve effectivement à l'intérieur d'un moment éternel de la création du monde. Et la vie est vouée à suivre de là où les ancêtres ont abouti. Or il ne s'agit pas d'un mouvement d'un point A vers un point B, c'est-à-dire, d'un point de départ vers une destination, mais plutôt d'un mouvement continu. Pour les Pintupi, la vie n'est qu'une seule possibilité parce que celle-ci ne peut être qu'unique. L'idée que les gens pourraient initialement se voir présenter de multiples possibilités, comme un menu d'options parmi lesquelles choisir, pour ensuite être réduites au fur et à mesure que la vie avance, n'aurait aucun sens pour eux. Alors que le peuple Pintupi parcourt son paysage désertique, il ne réalise pas son potentiel, mais le reconstitue. En effet, ce peuple peut avoir plus de pouvoir vers la fin de la vie qu'à son début. Comment pouvons-nous ainsi exprimer cette différence entre les possibilités et la possibilité, entre l'accomplissement et le renouvellement ?

Partie II

La première option serait de faire appel à une distinction entre faire et subir, ce qui était au cœur de la philosophie de John Dewey, en particulier de son essai *L'art comme expérience* publié en 1934 (Dewey, 1987). Dans la vie, comme Dewey l'a reconnu, nous faisons toutes sortes de choses. Nous faisons d'abord ceci, puis cela,

et comme pour ceci et cela, il y a un certain degré de certitude dans les fins à atteindre. Oui, nous savons ce que nous faisons ! Chaque acte est intentionnel, tout comme tirer une flèche sur une cible. Pourtant, dans tout ce que nous faisons, nous subissons une expérience. Nous sommes modifiés dans le corps et l'esprit, peut-être même transformés, par le fait de le faire. Et la question, pour Dewey, était de comprendre la relation entre les deux – faire et subir (*ibid.*, p. 50). Mettons-nous le fait de subir à l'intérieur du fait de faire tout en l'enserrant entre l'intention originale et sa consommation finale ? Est-ce que subir est quelque chose qui nous arrive dans l'acte ? Si subir était ainsi contenu dans le faire, pensait Dewey, il ne pourrait y avoir de continuité d'une action à l'autre. La vie se fragmenterait en une dispersion d'épisodes déconnectés. Clignez des yeux, et ils s'effacent.

Ce qui se passe en réalité, bien au contraire, c'est que le fait de subir déborde toujours le fait de faire, dans la mesure où tout ce que vous faites prend en lui-même de l'expérience de ce que vous avez fait auparavant, et est à son tour reporté dans ce que vous faites ensuite. À chaque action, comme Dewey l'a dit dans une conférence ultérieure sur « L'expérience et l'éducation », vous êtes « une personne quelque peu différente » (Dewey, 2015, p. 35). En bref, subir réside précisément dans l'excès par lequel la vie dépasse les destinations jetées dans son sillage. Nous pourrions décrire chaque acte de faire, comme le montre la Fig. 1, par une connexion transversale entre une intention (I) et un objectif (O). Mais la vie de subir continue, dans une direction orthogonale à ces liens transversaux. Dans la figure, cela est représenté par la ligne ondulée continue (P). Ici, P signifie possibilité. Les possibilités se recoupent, mais la vie, en tant que « qu'une seule possibilité », est longitudinale. Ça continue. Et une vie suivie le long de cette ligne se dépasse continuellement. C'est une vie de devenir plutôt que d'être, cédant non pas à des conséquences objectives – car ce ne sont que des rejets laissés sur le chemin – mais à d'autres possibilités, non seulement pour elle-même, mais pour toutes les autres vies avec lesquelles elle s'emmêle, y compris, comme nous le verrons, sa progéniture générationnelle.

Fondamentalement, alors que chaque connexion transversale dénote une ligne d'intention, la piste longitudinale de la possibilité

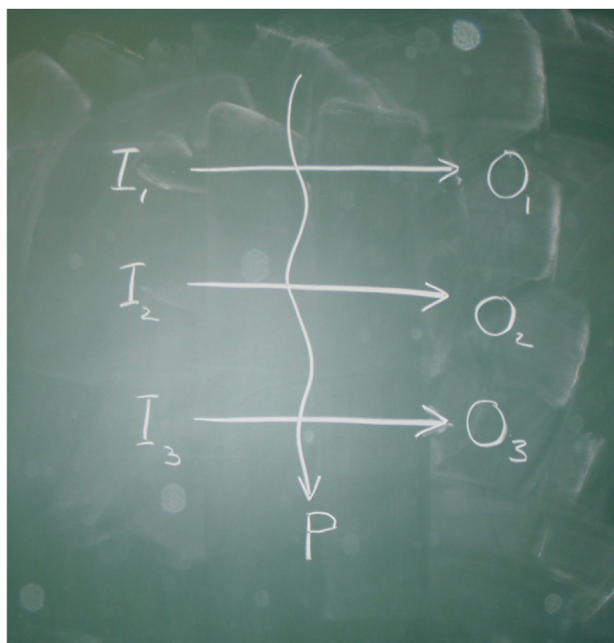


Fig. 1. Possibilité et possibilités. Les flèches transversales relient les intentions successives (I) à leurs objectifs planifiés (O). À travers chacun d'eux court la flèche longitudinale de la vie elle-même, et qui est qu'« une seule possibilité » (P).

est une ligne d'attention. À ce niveau, il y a deux côtés à l'attention : l'exposition et l'harmonisation. Je prends l'idée d'harmonisation de l'approche écologique de la perception lancée par James Gibson (1986). Pour Gibson, la perception consiste à remarquer des choses dans notre environnement qui peuvent aider ou entraver la poursuite de notre propre activité. En un mot, il s'agit de collecter des informations qui spécifient ce que ces choses offrent. Et cela peut être appris. « On peut continuer à apprendre à percevoir », écrit Gibson, « aussi longtemps que la vie continue » (p. 245). Dans la pratique d'un métier, par exemple, l'habileté consiste à se sensibiliser aux variations subtiles du matériau qu'un novice pourrait manquer. Le charpentier s'occupe du grain du bois, le forgeron de la ductilité du fer. Le système perceptuel du praticien qualifié, selon les termes de Gibson, devient « adapté à l'information d'un certain type ». Ce réglage fin de la perception équivaut, dit-il, à une « éducation de l'attention » (*ibid.*, p. 254). Pourtant, en cela, l'élan est entièrement du côté du perceuteur. C'est comme si les choses à percevoir étaient déjà là, disposées dans l'environnement, attendant simplement l'attention du praticien.

Mais que se passe-t-il si tout n'est pas déjà là ? Le monde, après tout, n'est pas gravé dans le marbre, mais agité et fluide, animé par la vie. Pensez aux flux météorologiques, au ciel en constante évolution, au retournement des marées, au cours de la rivière, aux mouvements des animaux et à la croissance des plantes. Immérgé dans ces flux, c'est le perceuteur qui doit attendre le monde, s'occuper de lui, le respecter et faire ce qu'il veut. C'est l'attention à travers l'exposition. Comme l'explique le philosophe de l'éducation Jan Masschelein (2010), l'exposition (du latin *ex-positio*) signifie littéralement être retiré de sa position. Être ou devenir attentif, écrit Masschelein, « c'est s'exposer » (p. 46). Dans cette condition, on ne peut plus rien tenir pour acquis. Le sentiment de compréhension – avoir un sol solide sous les pieds – est ébranlé, laissant une personne vulnérable et hyper-alerte, les yeux écarquillés dans l'étonnement plutôt qu'étroitement concentré sur une cible. Pour Masschelein, c'est précisément en ces moments d'exposition que l'éducation se produit. Ce n'est pas tant une compréhension qu'un subitement, qui enlève à la fois l'enduit de la certitude avec lequel nous trouvons le confort et la sécurité, et qui s'ouvre à la pure possibilité.

Pourtant, s'il y a deux côtés à l'attention vis-à-vis de l'exposition, de l'harmonisation, de l'attente du monde et de l'accord à un monde en attente, alors quelle est la relation entre ces deux côtés ? Certes, se lancer dans n'importe quelle activité, c'est mettre son existence en jeu. La voie la plus sûre serait de rester sur place. Mais personne ne peut vivre comme ça. Pour vivre, nous devons bouger, naviguer dans le courant d'un monde en formation. Ainsi, le fait de subir commence par l'exposition. Mais les compétences de perception et d'action, nées de la pratique et de l'expérience, commencent à entrer en jeu. Nous pouvons voir cela dans l'une des activités humaines les plus omniprésentes : marcher sur deux pieds. Chaque étape comporte un moment de péril. En tombant en avant sur un pied, vous tombez dans le vide, seulement pour retrouver votre équilibre alors que l'autre pied vient atterrir sur le sol devant vous. Ici, l'habileté corporelle du jeu de jambes procure de l'appui, juste avant qu'il ne soit trop tard. Ce qui commence dans la vulnérabilité de l'exposition finit par la maîtrise de l'harmonisation, fournissant à son tour le sol à partir duquel le marcheur peut à nouveau se soumettre au danger de l'exposition, dans une alternance qui se poursuit aussi longtemps que la marche se poursuit.

Partie III

Cette alternance, je crois, est fondamentale à toute vie. Comme la vie a une possibilité, elle est également unidirectionnelle. Dans la

vraie vie, la soumission mène et la maîtrise suit ; jamais l'inverse (Ingold, 2015, pp. 138–142). Là où la soumission se jette dans un monde en devenir, nous lançant à tomber, la maîtrise restaure notre emprise afin que nous puissions continuer à avancer. Le premier est un moment d'aspiration ; quant au second, c'est un moment de préhension. Une anticipation aspirante sent son chemin vers l'avant, improvisant un passage à travers un monde encore non formé, tandis que fermer la marche est une perception préhensible déjà habituée aux voies du monde et habile à observer et à répondre à ses affordances. Et comme la soumission cède la place à la maîtrise, l'aspiration à la préhension, l'anticipation à la perception et l'exposition à l'harmonisation, il s'agit d'un moment d'inflexion. Je tire ce sens de l'inflexion des écrits du philosophe Erin Manning (2016, pp. 117–118). L'inflexion n'est pas un mouvement en soi, mais une variation dans la façon dont le mouvement se déplace, venant au point où une ouverture provisoire mûrit, de l'intérieur de ce que Manning appelle « le clivage de l'événement » (p. 6), dans un sens ferme de l'orientation. Elle marque le tournant de l'expérience en action, à laquelle la ligne de possibilité révèle des possibilités distinctes et réalisables.

Les termes « aspiration » et « anticipation », introduits ci-dessus, appellent des explications supplémentaires. Littéralement, aspirer, c'est respirer. Il s'agit d'un « recueillement » actif et animé. Et pour se recueillir, comme l'observe Dewey, « nous devons mobiliser l'énergie et la lancer d'une manière réactive » (1987, p. 9). Avec cette citation et présentation, l'aspiration fait appel au passé pour le projeter vers l'avenir, le long d'un chemin d'attention. Débordant de potentiel encore non dirigé, de possibilités, l'aspiration anticipe l'avenir, mais ne le prédit pas. La prédiction, comme nous l'avons vu, appartient à la logique de la certitude et de l'incertitude. Selon le niveau de certitude, les choses peuvent être prédites avec plus ou moins de confiance, ou jugées plus ou moins probables. Mais l'anticipation appartient au registre des possibilités. C'est le dépassement temporel d'une vie qui veut toujours se dépasser. Selon le philosophe Jacques Derrida, anticiper, c'est « prendre l'initiative, être devant, prendre (*capere*) à l'avance (*ante*) » (Derrida, 1993, p. 4). Loin de prédéterminer les formes finales des choses, ou de fixer leurs destinations ultimes, l'anticipation ouvre un chemin et improvise un passage. C'est une vision de l'avenir, pas la projection d'un état futur dans le présent ; il s'agit de regarder où vous allez, pas de fixer un point final (Ingold, 2013, p. 69).

Toute vie est donc maintenue en tension entre soumission et maîtrise, aspiration et préhension, anticipation et perception, exposition et harmonisation. Dans tous les cas, le premier mène, et le second suit. Ce qui mène, c'est une aspiration qui se développe en attention. Ce qui suit est une manœuvre dirigée avec précision et habilement exécutée. De plus, en tant qu'une seule possibilité, cette vie ne commence nulle part et ne se termine nulle part, mais se poursuit pour toujours – pour un « tout moment » qui, dans la cosmologie aborigène australienne, est identifié au Rêve. Pourtant, nous savons que tout être mortel mourra certainement. Comment, alors, concilier l'infinitude de la vie avec la finitude des cycles de vie individuels ? Pour répondre à cette question, il faut penser à nouveau aux générations. En effet, il y a une croyance profondément ancrée dans de nombreux esprits aujourd'hui – surtout dans ceux à qui l'on enseigne de suivre la Science – que la vie est vécue en générations, mais ne coule pas entre elles. Ce qui passe d'une génération à l'autre, souvent décrit comme un héritage, est un héritage d'informations et de ressources, qui fournit le capital à partir duquel les générations suivantes peuvent construire des vies à leur tour. L'information peut être génétique ou culturelle, les ressources matérielles ou immatérielles (comme les connaissances). Leur seul dénominateur commun est qu'elles sont disponibles pour transmettre indépendamment l'expression ou la réalisation de leur vie.

Il est facile de voir, dans cette perspective, un reflet de l'idée que la vie est vécue dans l'accomplissement du potentiel. Cela engendre, comme nous l'avons observé, une impasse. Avec tout le potentiel épuisé, il n'y a plus de vie à poursuivre dans les générations à venir ; seuls les rejets laissés en cours restent à transmettre. Chaque génération, occupant sa propre tranche de temps, semble destinée à remplacer son prédécesseur, et à être remplacée à son tour, un peu comme des couches dans une pile. En effet, ce genre de pensée stratigraphique est profondément gravé dans les sensibilités modernes, conduisant à une équation facile de couches générationnelles avec des couches de sédimentation dans l'histoire de la terre, de dépôts dans l'occupation d'un site, de documents dans une archive, et même de conscience dans l'esprit humain. C'est une façon de penser qui alimente directement une rhétorique d'extinction qui se demande si la génération à venir, ou toute autre après, pourrait être la dernière – que ce soit pour notre ou toute autre espèce. C'est la raison pour laquelle nous nous sentons confrontés à un avenir gâché par l'incertitude. Pour lever la malédiction de l'incertitude et restaurer un sentiment de possibilité, nous devons imaginer les générations différemment.

Ceci est illustré dans la Fig. 2. Nous avons vu qu'en tant qu'une seule possibilité, la vie n'est pas vécue transversalement, mais longitudinalement. Comparons donc chaque vie particulière à un brin d'une tresse intergénérationnelle. Le brin n'est que si long, mais la tresse peut continuer indéfiniment, car même si les anciens brins meurent, de nouveaux brins naissent. Rien, ici, n'est hérité, et une rupture dans la chaîne de transmission n'annonce pas l'extinction. C'est plutôt dans le chevauchement des générations que le processus de vie se poursuit. Comme Bergson l'a dit si clairement, tout comme l'individu ressent la houle du passé « penché sur le présent qui est sur le point de le rejoindre » (1922, p. 5), de même avec la vie en général, nous voyons « chaque génération se pencher sur la génération qui suivra » (p. 135). Ce penchant est un geste d'attention, voire d'amour. C'est là, pour Bergson, que réside le véritable mystère de la vie – auquel nous ajouterions, sa véritable possibilité. Dans quelle mesure nos craintes de la fin de l'histoire, de la perte de biodiversité et de l'extinction finale sont-elles en fonction de la façon dont nous avons déconnecté les générations, les mettant les unes contre les autres, niant à la fois la productivité de leur collaboration et l'affectivité de leur attention ? Nous devons les réunir à nouveau.



Fig. 2. Cinq générations, sous forme de couches empilées (à gauche) et de tresses tissées (à droite).

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Bergson, H. (1922). *Creative Evolution*. London: Macmillan trans. A. Mitchell.
- Derrida, J. (1993). *Memoirs of the blind: the self-portrait and other ruins*. Chicago, IL: University of Chicago Press trans. P.-A. Brault and M. Nass.
- Dewey, J. (1987). Art as experience. In J. A. Boydston (Ed.), *John Dewey: The later works, 1925–1953* (10, p. 1934). Carbondale, IL: Southern Illinois University Press.
- Dewey, J. (2015). *Experience and education*. New York: Free Press.
- Geertz, C. (1973). *The interpretation of cultures*. New York: Basic Books.
- Gibson, J. J. (1986). *The ecological approach to visual perception*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Ingold, T. (2013). *Making: anthropology, archaeology, art and architecture*. Abingdon: Routledge.
- Ingold, T. (2015). *The life of lines*. Abingdon: Routledge.
- Manning, E. (2016). *The minor gesture*. Durham, NC: Duke University Press.
- Masschelein, J. (2010). Educating the gaze: the idea of poor pedagogy. *Ethics and Education*, 5, 43–53.
- Myers, F. R. (1986). *Pintupi country, Pintupi self: sentiment, place and politics among Western Desert Aborigines*. Washington, DC: Smithsonian University Press.
- Scott, C. (1989). Knowledge construction among Cree hunters: metaphors and literal understanding. *Journal de la Société des Américanistes*, 75, 193–208.